

Frédéric PODETTI

Dans la nuit de Richard D.

récit



Editions Senséduc

© Editions Senséduc, 2022

Tous droits réservés

ISBN 978-2-9579529-1-5

senseduc92@gmail.com

<https://senseduc.com>

« Voici venir la Nuit avec sa Légion pourpre. »

Jim Morrison (« Poésies »)

1

Un spectre s'est levé

Il a mis le casque de son walkman sur les oreilles et glissé une vieille cassette de Van Halen dans l'appareil.

Il est sorti de chez lui, enfin de chez sa mère, petite maison de briques rouges sans forme ni âme. Il fait encore jour à cette heure-là, en ce début de printemps. On passera à l'heure d'été le

week-end prochain. Quelques affiches annoncent la campagne des élections présidentielles qui rentre dans sa dernière ligne droite. Jospin et son “Présider autrement”, face à Le Pen et le terrible “La France et les Français d’abord”. Ce sera “La France en grand, la France ensemble” de Chirac qui remportera la mise... Il se dit qu’il ne saura certainement pas le fin mot de cette histoire. En fait il s’en fout. Tous des pourris.

Il descend le boulevard du Couchant qui mène jusqu’à la gare du RER de Nanterre-Ville.

Il y a peut-être croisé quelques années auparavant, le 4 octobre 1994, devant le bar-tabac de la rue Maurice Thorez qui fait face à la sortie de la gare, ou dans le petit souterrain aux odeurs fétides qui passe sous les voies, Audry Maupin et Florence Rey, au moment où ils se rendent à la fourrière de Pantin pour y commettre la série de meurtres qu’ils n’avaient pas prémédités, issue inévitable de leur projet de voler des armes, puis de leur passage à l’acte violent. Ce périple

tragique aboutira à la mort d'Audry et à la condamnation de Florence, devenue avec le temps, dans certains milieux contestataires, une icône de la rébellion, malgré les trois autres victimes de cette virée criminelle.

Il semblerait que pour lui aussi la figure de Florence ait pris une signification excessive, au point d'imaginer un moment aller la voir en prison, d'où elle est sortie maintenant... Il y a certainement un lien entre leurs déambulations fatales à tous les trois, hormis la ville dans laquelle ils habitaient tous, et l'université de Paris X Nanterre qu'ils fréquentaient au même moment. Une sorte d'exemple libérateur, mais aussi une fascination pour l'arme... Tenir une arme. S'armer. Pour s'autoriser à agir.

Et cette fois, il a glissé sous son épaisse veste une des ses armes, les autres étant dissimulées dans son sac à dos, ces armes qui viendront clore l'ultime chapitre d'un livre mal conçu et mal écrit, voire pas écrit du tout, juste imaginé, avec

cette sensation de dégoût omniprésente, dégoût pour les autres, et surtout pour lui-même...

Cette fois aussi il ne fera pas ce qu'il fait souvent la nuit, sillonner la ville, plusieurs heures, avant de rentrer. Ressassant sa souffrance et sa misère. Sa maladie comme il l'appelle.

Lorsqu'il déambule comme ça, jusqu'à l'aube, l'homme qui marche n'a certainement pas trop idée de où il va. Il ne sait quel point de son errance l'attend déjà, avec lequel il a comme un rendez-vous secret, inconnu de lui-même.

Il veut savoir. Il sait qu'un jour il saura. Il transformera alors son claudiquement physique et mental en une démarche à la détermination sans faille, un peu comme à la fin d' «Usual suspects» et la sortie du commissariat du fantomatique Kayser Söze.

Lui, il sera alors le combattant maudit, le chevalier noir.

Comme aujourd'hui.

Celui qui errait aura fini de sculpter son errance de l'intérieur, de creuser un tunnel dans sa propre nuit, pour se faufiler hors de sa demeure d'aliénation.

Il n'en sortira qu'une fois, comme d'un cocon, pour une brève et terrible envolée. Pour accomplir son oeuvre de destruction, encore inenvisagée lorsqu'il arpentait sous les étoiles absentes les rues de la ville, pour laquelle sa haine grandissait chaque jour un peu plus.

Il est vain de chercher à retracer une errance, avant que tout projet ne prenne racine, notamment ce projet-là. Qui se forme lentement au coeur de l'errance et se nourrit d'elle. Plus elle est profonde et complète, plus l'acte finalement projeté sera puissant et violent, au bout d'un parcours imprévisible, d'abord pour son auteur lui-même.

Pourtant de nombreuses errances, la plupart même, n'aboutissent à aucun projet. Elles se projettent elles-mêmes, comme des ombres, sur

les parois des tunnels creusés. Film incohérent, écoeurant, au seul et unique spectateur.

C'est ce qui aurait dû lui arriver comme à tant d'autres, comme longtemps aussi à moi. Mais pour lui, le paria, le mal-aimé, voire le pas aimé du tout, cela se passa autrement.

Qu'est-ce qu'un parcours de vie raté?

Il en savait quelques chose, lui.

A la fin des années 70 et au début des années 80, dans les banlieues, on est beaucoup à avoir eu des adolescences de merde. Beaucoup de garçons, pour parler de ce que je connais. A rêver à ces filles qui nous semblaient inaccessibles, alors qu'autour de nous la fameuse liberté sexuelle battait son plein (lorsque j'allais aux toilettes chez mon cousin cadre commercial, je ne manquais pas de m'immerger dans la pile de magazines "Lui" qui trônait à côté de la cuvette...difficile à imaginer aujourd'hui). A ne pas oser envisager l'accès à un métier et à des

revenus qui paraissaient tout aussi irréels. Sans parler de l'envie souvent inavouée de notoriété, qui nous faisait quand même nous imaginer participant à des émissions de télé ou à des remises de coupes de compétitions prestigieuses. Tout en sachant au plus profond de notre être que nous ne tenterions jamais vraiment notre chance.

Alors, comme tout ça relevait du monde magique, on traînait finalement en bas des immeubles, on jouait au foot, on allait voler des disques ou des balles de tennis (on jouait pas mal au tennis dans certaines cités à l'époque, c'était la mode de Borg et de Mac Enroe), et, quand on avait enfin compris comment notre petit appareil intime fonctionnait, parce qu'il ne fallait pas compter sur les parents pour parler sexualité à la maison, on se branlait dans les chiottes...

Evidemment, certains faisaient des boums dans les garages, les plus mignons ou les plus délurés s'en sortaient pas trop mal avec celles qui ne demandaient que ça. Tous les autres, ils étaient au

spectacle, faisaient des jongles dehors avec les emballages de chips et ravalaien leur rancoeur en éclatant le soir leurs boutons d'acnée. On a la jouissance qu'on peut.

Pour d'autres, c'était l'alcool, les drogues, la petite délinquance, et ça finissait souvent mal.

Il semblerait que ce malaise adolescent, il l'ait traîné toute sa courte vie, voire en l'amplifiant et en le menant là où normalement on ne l'emporte plus, ou alors bien caché, car plus ou moins vite, on trouve un boulot, un ou une partenaire de vie, une raison d'espérer,... Rien de tout ça dans sa vie.

Et puis pour lui il y a aussi la souffrance psychique, que tout le monde ne connaît pas, celle qui le terrasse régulièrement, qui l'empêche de se lier vraiment aux autres, qui l'oblige à se faire mal.

Mais au coeur de tout ça, on est obligé de parler un peu d'amour et surtout, pour ce genre d'êtres, de l'impossibilité de l'amour. Car il ne s'agit

même pas pour lui d'échecs. Rien n'a jamais vraiment eu lieu, voire commencé.

Aujourd'hui, on l'appellerait peut-être un "Incel", un célibataire involontaire, et on sait de plus en plus jusqu'à quels terribles actes ces souffrances peuvent parfois mener dans des sociétés où l'individualisme est roi, comme c'est le cas aux Etats-Unis.

C'est certainement d'abord dans l'impossibilité de rentrer vraiment en relation avec les femmes, dans un début d'intimité et de complicité avec elles, que beaucoup de choses se sont jouées pour lui. Il l'exprime à plusieurs moments dans ce qui lui tient lieu de journal intime. Il écrit même plutôt bien. Mais ce qu'il écrit est le plus souvent terrible. C'est une scène de son mal-être et de son écoeurement face à cette vie qui n'en finit pas de ne pas commencer. Une scène où il n'y a aucun espace, sinon le devant. L'obscène.

Pour le reste, ne pas savoir à trente ans ce que l'on va faire de sa vie, traîner dans une

existence sans forme, être confronté à la solitude, à la précarité, aux galères, j'en ai connu quelques un(e)s qui ont traversé ça aussi, jusqu'à des dépressions sévères, mais n'ont pas fini avec trois flingues sur eux pour aller buter le plus de monde possible. Peut-être y ont-ils juste pensé un jour, comme ça, comme un défouloir, mais sans aller plus loin dans le projet.

On pouvait aussi, comme moi, avoir un boulot qui pendant longtemps ne nous plaisait pas vraiment, une très fragile situation matérielle malgré tout, et, pour clore le tableau, un sentiment d'inaccomplissement total, générant lui aussi longtemps une réelle frustration, sans pour autant envisager une revanche violente et meurtrière.

Ce qui n'empêche pas la haine ou d'autres formes de ressentiment de faire leur lit bien profondément...

Regardant par la fenêtre le mistral tordre dans la nuit les arbres et les bambous du jardin, je bois lentement mon café avant de me préparer et partir pour le collège. Le figuier a déjà perdu toutes ses feuilles et l'entrelacs de ses minces branches noueuses dessine devant la vitre, éclairé à contre-jour par le seul réverbère de la rue, comme un symbole sombre, indéchiffrable et agité.

On est en 2016. A la radio, on reparle des commémorations de l'anniversaire du 13 novembre.

Sont évoquées les lancinantes questions de l'état d'urgence, des éventuelles autres filières terroristes encore existantes, de la douleur des familles...

Et puis l'abomination la plus récente. Quatre mois auparavant, un homme seul à Nice au volant d'un camion a pris la vie de dizaines de passants au hasard, blessant ou traumatisant dans son sillage une foule entière, une nation, une humanité. Comme tout le monde j'ai

l'impression, ces événements et leur contexte occupent maintenant une part non négligeable de mes pensées.

Au delà de l'horreur de son acte, la soi-disante radicalisation de l'auteur de cet attentat m'interroge encore. Qualifié par tous les gens qui le connaissaient de fou, de dépressif, parfois de violent, l'homme du camion n'a en rien le profil, s'il existe, du terroriste radicalisé et téléguidé par une organisation aux ramifications innombrables. Pourtant l'enquête a montré que la manipulation avait bien eu lieu, enclenchant une chaîne de complicités et plusieurs arrestations. Il semble que l'islamisme sommaire dont se réclamait cet alcoolique, ce joueur, cet homme faible et complexé, aux pulsions violentes, a été suffisant pour constituer le socle d'une détermination destructrice, une fois le vernis intégriste posé sur ses demi-convictions.

A ce moment de ma réflexion matinale, je réalise soudain, entre deux gorgées d'un café qui

refroidit, que je suis peut-être beaucoup moins éloigné que je ne l’imaginai de ce phénomène meurtrier hors du commun.

Je me souviens (je ne m’en étais pas soucie depuis des années) que ma route a croisé, il y a très longtemps, celle d’un certain Richard D., de triste mémoire. Celui-ci a été un habitué de la maison familiale pendant ses années de lycée. Il était ami avec mon plus jeune frère François. Je lui ai ouvert la porte de notre appartement à de nombreuses reprises. Il s’est assis dans notre canapé, a mangé même parfois avec nous. Du fond de mon errance à moi, je sens d’un coup que celle de cet homme veut me dire quelque chose. Et pas seulement à moi d’ailleurs.

Cette errance nous parle.

Elle pose une question simple pour commencer, au-delà de la filiation possible de tous ces actes terroristes actuels avec son geste isolé à lui – qui n’a jamais été qualifié de « terroriste ».

Je me demande comment, de longues années après qu'il eut fait partie de mon environnement proche, dans la nuit du 26 au 27 mars 2002, après avoir tenté pourtant de s'investir dans l'action politique, humanitaire, associative, sans jamais vraiment s'y installer, ce même garçon a pu imaginer et réaliser la première véritable grande tuerie collective perpétrée par un homme seul au milieu d'une foule, que la France de l'après-guerre a connue. Comment, pénétrant équipé de plusieurs pistolets dans la salle du conseil municipal de Nanterre, y ayant patienté jusqu'à la fin de la réunion pour, vers une heure du matin, il a pu se lever et tuer huit personnes, en en blessant physiquement et psychiquement des dizaines d'autres, avant d'être maîtrisé.

Il se suicida en se défenestrant le lendemain, lors de son interrogatoire au Quai des Orfèvres.

Mais ce qui soudain me serre un peu la gorge, c'est une autre intuition, plus intime, que je mets un peu de temps à verbaliser pour moi-même.

Une impression de terreau commun, de quelque chose qui existe aussi au fond de moi et qui a un lien avec cette histoire, une sorte de rejet de soi poussant à l'autodestruction, seule issue d'une errance commencée tôt, peut-être même déjà inscrite au coeur de mes gênes, ou du moins de mon histoire familiale... Une fois qu'elle a émergé, je ne parviens plus à balayer cette pensée.

2

Abdenbi

Richard D. a pris très précocement le chemin de son errance. Régulièrement donc, il traînait sa silhouette déjà comme fermée sur elle-même jusque dans les allées de la cité Komarov de Nanterre où nous habitons, ensemble HLM plutôt de qualité pour l'époque, parcouru d'espaces de jeux ou de circulation piétonne, de parterres d'herbe et de buissons, décoré de cerisiers japonais, de saules ou de sapins, reléguant les parkings à l'extérieur et laissant à la

myriade d'enfants de ces familles des Trente Glorieuses finissantes, des possibilités infinies de courses, de bagarres et de jeux. Nous nous étions installés dans ce trois-pièces moderne de 40 m², qui nous changeait de notre pièce unique sans salle de bains et avec des toilettes rudimentaires sur un balcon de fortune donnant sur l'avenue de la République, où nous avons jusque-là vécu jusqu'à mes trois ans, avec mon frère cadet Vincent, mon père et ma mère enceinte de François. Ce premier logement était, lui, construit dans une maison de briques rouges, au dessus de l'allée menant, au fond d'une cour herbeuse, à l'atelier de magasinier de mon père (sorte d'annexe de la petite usine de production de mécaniques de haute précision pour laquelle il travaillait).

De ces deux appartements successifs, situés à un peu plus d'une centaine de mètres l'un de l'autre, nous avons une vue imprenable sur deux cités édifiées pour accueillir les familles

maghrébines qui sortaient juste de l'enfer du bidonville tout proche, l'un des plus grands de France dans les années 60 (et en grande partie détruit lorsque nous avons emménagé à Komarov).

Il y avait d'abord la cité Gutenberg, que nous appelions la "cité blanche", bâtiments de deux étages en matériaux de mauvaise qualité, construits dans l'immense terrain vague jouxtant la grande papeterie de la ville, au bord de la Seine, sans aucun autre aménagement routier ou sanitaire digne de ce nom. Elle faisait face à un autre ensemble de baraquements encore plus fragiles, appelé officiellement "cité de transit" (mais pour nous c'était la "cité vieille"), dont la population pouvait se signaler par des actes assez spectaculaires, comme un soir l'incendie de plusieurs voitures du parking sur lequel donnait ma chambre, et que j'avais regardées brûler une partie de la nuit.

Dans cette ville que j'ai toujours connue, puisque j'y ai habité dès ma naissance, et bien que de nombreuses initiatives associatives, tout autant que l'action de cette très ancienne municipalité communiste (constructions de stades, aménagements d'espaces verts, de lieux de culture, etc.), y aient au cours du temps amélioré très sensiblement la vie de ses habitants, il pouvait y avoir comme une odeur fétide qui se dégageait de certains recoins du passé. Et adolescent j'ai longtemps eu l'impression trouble que, tel un oiseau gazé, je n'arriverai jamais à me dégager de cette nappe d'hydrocarbures noircissant la surface de l'eau où je surnageais déjà avec peine.

Nous étions alors dans cette banlieue "rouge", comme on disait encore à cette époque, de nombreux jeunes issus des immigrations successives (italienne, portugaise, espagnole, yougoslave, mélangées à de plus récentes vagues issues de pays d'Afrique, depuis peu décolonisée,

et dont la grande majorité étaient originaires du Maghreb). Lors de mes années d'université au début des années 80, le frère de mon ami de collège, un jeune d'origine marocaine de la cité blanche, avait été abattu par un voisin depuis la fenêtre de son pavillon, qui donnait sur le terrain vague jouxtant la cité (voire la pénétrant de façon obscène, les deux se confondant parfois, fusion opérée par une carcasse de voiture ici ou un tas de détritrus là). Tiré comme un lapin alors qu'il revenait de la mosquée. Il s'appelait Abdenbi. Nous étions allés alors avec ma mère saluer la famille de mon ami Rahane, comme il était inscrit sur les listes de classe, évoquant pour moi le héros préhistorique de l'hebdomadaire Pif-gadget de l'époque, même si son nom arabe résonnait différemment quand il était prononcé par ses proches – ce qui ressemblait plus à “Rahale”.

On était dans la même classe en quatrième et en troisième, quelques années auparavant. On faisait

alors le chemin en discutant depuis le bout du parking de ma cité, qui croisait la route de la cité blanche au collège. Le midi et le soir, on se disait “salut” au même endroit avant de rentrer chez nous. Beaucoup d’échanges, de discussions, que j’ai complètement oubliés, mais dont il me reste une intelligence, une complémentarité de nos deux jeunes cerveaux.

Rahane était plus ou moins le premier dans toutes les matières. Parfois il m’arrivait en histoire ou en français d’avoir une note légèrement supérieure à la sienne et j’en étais fier. Mais sinon, étonnamment, je n’avais aucune jalousie. Je ne trouvais pas bizarre qu’un immigré maghrébin soit meilleur que moi, alors que j’avais jusque là plutôt squatté la place d’honneur. Je ne faisais pas de différence entre Rahane et moi et m’enrichissais de cette confrontation enjouée qui me sortait de mes maquettes d’avions, de mes petits soldats et de mes ballons.

Aujourd'hui il est médecin mais on ne s'est pas revus depuis plus de trente ans, même si j'ai croisé une partie de sa famille lors d'une commémoration récente de l'assassinat de son frère à laquelle j'avais pu me rendre. Je ne pense pas que quiconque dans cette famille, à qui je rends hommage, digne malgré cette souffrance, ait pu un jour penser prendre un camion et le jeter sur la foule.

Comme souvent alors que je me suis levé très tôt, je vais pourtant arriver à me mettre presque en retard au travail. Une pensée en entraîne une autre, les gestes sont plus lents, la douche coule plus longtemps. Le sentiment de chaleur encourage la rêverie méditative, alors que s'écoule le flux radiophonique et le rappel quasi permanent des origines des tueurs et de leurs émules, rappel contesté discrètement par le taux important de convertis dans la mouvance des apprentis terroristes qui nous menacent. Qu'on le

veille ou non, le message de certains médias est clair pour de nombreux esprits étrequés. La France paie son ouverture à l'immigration, son accueil généreux, l'aile protectrice de ses valeurs républicaines, oubliant au passage le pourquoi originel de la présence d'un aussi grand nombre de familles issues de l'immigration sur notre sol commun, et tout le racisme qui s'est déployé depuis à tous les niveaux de la société.

Je suis tombé récemment sur une BD ("Demain, demain", de Laurent Maffre) permettant une véritable plongée, au début des années soixante, dans la vie des habitants de l'immense bidonville de Nanterre, pur produit du besoin pressant de main d'oeuvre peu exigeante pour notre économie en surchauffe.

Le récit, inspiré de nombreuses histoires réelles, est assez complexe malgré la simplicité de la ligne narrative principale (l'histoire de la famille de Kader, un mécanicien), qui scrute les motivations des personnages, leurs doutes, leurs

désespérance parfois, face à ce défi de l'émigration.

S'y insèrent des épisodes de la guerre d'Algérie, d'autres de la lutte en France des clandestins du FLN, achevée tragiquement une nuit d'octobre 1961, avec cette manifestation des ouvriers et manœuvres maghrébins qui protestent contre le couvre-feu qui leur était imposé et qui fut très sévèrement réprimée par la police de Papon, des dizaines et des dizaines de ces manifestants ayant été raflés comme à l'époque de l'occupation, pour être souvent battus à mort ou noyés dans la Seine. C'est dire tout le tragique de l'installation de ces travailleurs et de leurs familles, à deux pas des cités HLM qu'ils construisaient et qui étaient encore trop bien pour eux, puisqu'on préférerait leur attribuer (en échange de bakchich conséquents) des «logements» dans ces fameuses cités de transit, un très provisoire qui a duré donc de longues

années, mais qui paraissait déjà paradisiaque aux yeux de ces familles, après la vie en bidonville.

On découvre le bidonville par les yeux d'une femme venue rejoindre son mari et qui ne s'imaginait pas avoir quitté son village pour un tel taudis. On partage aussi la gêne et la honte de l'homme de n'offrir à sa famille qu'un baraquement froid avec des fuites dans le toit de tôles, et une lutte permanente contre la désespérance et le découragement qui s'installent. On sent le danger qui menace, sous la forme de l'incendie, de la maladie, ou encore des contrôles opérées par une brigade spéciale, surveillant les éventuelles constructions (illégalles et punies de destruction ou d'expulsion) que les habitants faisaient en cachette. On suit enfin le parcours du jeune garçon de la famille à l'école du coin, dans laquelle, on le devine, il va trouver (sous la surveillance de sa mère intransigeante sur les devoirs et grâce à la bienveillance sévère de

l'instituteur) le seul recours pour son intégration à venir dans la société française.

A l'époque où s'achève ce récit graphique, à la fin des années soixante, je rentrais moi-même à l'école, peut-être la même que celle de la BD, car l'école Voltaire accueillait une partie des enfants de la cité vieille, et quelques uns de la cité blanche. Les mondes européens et maghrébins se côtoyaient, sans se mélanger toutefois, même si quelques rares familles arabes ou kabyles logeaient déjà dans notre cité. Il n'y avait pas d'intégrisme. Pourtant les gens n'étaient pas moins musulmans. Et puis il y avait encore du travail. Le chômage n'avait pas causé tous les dégâts que l'on connaît dans ce qu'on appelle aujourd'hui les "quartiers", sorte de zones urbaines ou périurbaines aux statistiques pourries, aux immeubles délabrés, dont la population doit avoir le bon goût d'être majoritairement colorée.

Il arrivait que quelques jeunes “crouilles”, comme on disait (relent purulent de la guerre d’Algérie qui s’était achevée seulement quelques années auparavant) traversaient les allées qui bordaient nos immeubles, expédition s’achevant régulièrement par des jets de pierres ou un ballon chapardé, qu’il fallait ensuite renégocier en faisant intervenir les “grands”, qui avaient leurs propres courroies de transmission dont nous ignorions tout... Quelques matchs de foot opposant les cités avaient même eu lieu, sur notre propre initiative. Mais jouer “à l’extérieur” pour nous relevait du défi héroïque, car tout autour du terrain de Gutenberg, la foule hurlante des jeunes supporters de l’équipe locale nous tétanisait, tout autant qu’elle pouvait nous galvaniser. Néanmoins il naissait de cette confrontation scolaire, urbaine, sportive, une forme de respect, un semblant de métissage qui se confirmait quelques années après.

Car lorsqu'il survint, c'était en 1982 je crois, l'assassinat d'Abdenbi nous avait tous révoltés. Une grande marche avait rassemblé une foule imposante dans les rues de la ville.

La vision du racisme et de l'antiracisme à l'époque était beaucoup moins conceptualisée qu'aujourd'hui. Il fallait juste choisir un camp, et dire son indignation devant la violence, les insultes, les discriminations les plus visibles. Toute une génération s'y retrouvait, celle qui avait grandi dans ce qui n'était pourtant qu'une apparence de mixité, car malgré le mélange des populations, elle maintenait très fortement les inégalités sociales. Ce qui contribua aussi à ce que, lorsque les populations qui n'étaient pas d'origine africaine ont pu quitter ces quartiers, ils ont laissé la place à des familles qui se sont retrouvées exclusivement entre elles, frappées de plein fouet par la crise, le chômage et les multiples discriminations qui les ramenaient en permanence au fond du panier. Il ne restait plus

qu'à les stigmatiser en leur rappelant qu'en République on ne porte pas le voile à l'école ou qu'on n'interpelle pas les femmes dans la rue (ce que j'ai vu faire très souvent par des dizaines de gentils sportifs vociférants qui n'avaient rien de musulman).

Il est probable qu'à l'époque Richard soit allé manifester lui aussi pour que justice soit faite (ce genre de crimes était alors parfois traité avec un peu de légèreté par les tribunaux et la police). Une grande partie du lycée s'était mobilisée. Moi j'étais déjà parti en prépa, mais je me souviens être revenu à Nanterre participer au défilé silencieux.

Richard était un peu plus jeune que moi et il avait rencontré François dès la Seconde. Je ne sais plus vraiment dans le détail de ce qu'ils faisaient de leur temps. J'étais l'aîné et donc bénéficiais maintenant du privilège d'avoir ma chambre à moi dans le quatre-pièces que nous

avons finalement obtenu après avoir passé plusieurs années dans notre premier appartement de l'une des deux grandes tours de la cité... Ils participaient ensemble à la troupe de théâtre de l'établissement, et donc répétaient, ou le plus souvent écoutaient de la musique, du heavy-metal, sans passer trop de temps à travailler j'imagine, étant donnés les résultats laborieux, voire catastrophiques, de François à cette époque.

Richard ne semblait pas beaucoup plus motivé que son camarade mais ses résultats étaient meilleurs. Par la suite il est parvenu à décrocher une licence d'histoire et a entamé un master de sciences politiques ou quelque chose d'équivalent. Son regard était par contre terne et son visage fermé, alors que mon frère a toujours été souriant et jovial. Leur combinaison n'allait pas de soi. Et leurs chemins n'allaient pas tarder à s'éloigner, rejetant Richard dans une marginalité de plus en plus grande, comme en témoigne son parcours tortueux des années 90, de centres de

soins psychiatriques en stands de tir, car il s'adonna de longues années à cette pratique, lui conférant un moment le droit de posséder des armes...

Comment, de lycéen un peu taciturne, ce garçon a-t-il pu évoluer en quelques décennies vers une radicalité aussi terrifiante? Certes, vingt ans dans la vie de quelqu'un, c'est long et il peut se passer pas mal de choses. Mais justement, ce qui frappe et interroge lorsqu'on lit les nombreux textes laissés par Richard (lettres, journal, traces griffonnées de-ci de-là), c'est qu'il a lui l'impression qu'il ne s'est rien passé d'autre que sa propre déchéance, son parcours voué à l'échec (dont il s'est aperçu très tôt – trop tôt peut-être...) et comme porteur en creux d'une résolution marquée d'un signe, celui de la destruction.

3

Boîte de Pandore

“...l’ultime tentative d’un sujet pour inscrire une trace, faute pour celle-ci d’encore trouver dans le social le vide nécessaire à son inscription...”

Voilà comment un chercheur en psychiatrie a tenté d’interpréter la tuerie de Nanterre dans un article certainement brillant. Une trace qui ne peut pas s’inscrire, qui n’a nulle part où s’inscrire, et qui face au plein qui la nargue, se

libère en transgressant, se mue en geste destructeur du social, en une entaille douloureuse de l'histoire.

Confronté à l'ignorance de la société, qui se construit sans lui, il retient dans un coffre intérieur, sorte de trou noir, la confusion explosive de ses pensées, de ses aspirations, et de ses déchéances (ce qu'il vit comme tel) avec l'injonction à projeter vers le monde quelque chose de ce chaos, afin de lui rendre une existence qui lui est confisquée. Mais ce coffre, il n'a certainement pas été le seul à l'entreposer dans la cave.

L'absence de place sociale, ne serait-ce que pour y inscrire la trace de sa propre existence, est aujourd'hui le lot de milliers de nos compatriotes de toutes origines, condamnés à la précarité, à la survie au quotidien, à un avenir bouché pour eux, mais aussi souvent pour leurs enfants. Le racisme moderne, une forme d'apartheid socio-spatial mêlé à un faisceau de discours bien-pensants, y a

pour beaucoup contribué, car être issu d'une immigration même lointaine produit immanquablement un effet de plafond de verre que les crânes les plus audacieux rencontrent plus ou moins rapidement. Rien d'étonnant à ce que des errances similaires s'y reproduisent. Ce qui distingue Richard D. de ceux qui plus tard se multiplient pour réaliser des actes comparables de tuerie collective, pour au bout du compte se supprimer eux-mêmes, c'est que progressivement ils n'ont plus eu à affronter la honte qui le taraudait lui. Cela leur a été épargné, enlevé de l'esprit (car nul doute qu'elle y est à l'origine bien profondément ancrée), par tout un fatras religieux dont c'est finalement le seul but. Abolir le projet de la trace dans ce monde-ci, irréalisable, pour assurer sa place dans l'au-delà. Coup double.

Tu n'as pas, tu n'as plus à ressentir cette honte car par un geste un seul, tu accéderas avec

certitude au pardon divin. La seule condition est que tu te sacrifies.

Tu as trouvé un sponsor à ton projet.

Dans mon exil méridional, j'ai gardé quelques journaux de l'époque de la tuerie de Nanterre. Cet événement avait marqué beaucoup de monde. Une folie d'un autre genre avait fait effraction dans ce pays en apparence préservé de ce type d'actes isolés.

Et cette folie avait mis un pied dans notre maison, s'y était assise sur les chaises et dans le canapé. Avait parlé, ri avec nous. François me racontait – je ne m'en souvenais pas - que Richard ne voulait jamais trop partir, qu'il devait se sentir bien et qu'il fallait parfois le pousser dehors. Il se souvient même qu'une fois il avait insulté notre père en partant. Colère sans borne, qui se retourne contre ceux qui l'ont accueilli. Plus tard c'est même la tentation de tuer l'autre, le proche, voire l'ami, qui se manifestait au

travers de remarques anodines en apparence, lorsque par exemple il rencontrait la nuit l'un de ses anciens camarades de lycée, lui proposait de le raccompagner chez lui, et un moment lui disait, dans l'une de ces rues désertes de Nanterre, parfois mal éclairées : "Tu sais, je pourrais te tuer, là, maintenant, personne n'en saurait rien..."

Glaçant.

Son parcours dans les années qui ont suivi, que les médias avaient tant bien que mal reconstitué, nous avait fait réaliser que nous vivions jusque-là dans une bulle que le danger, non content de rôder aux alentours, avait violemment traversée de part en part. Le passé psychiatrique, la démence, la folie étaient des mots qui revenaient sans arrêt. Mais suffisaient-ils à ranger ce parcours dans la boîte des dérives incontrôlables et psychiquement inévitables ?

Dans l'histoire de Richard, il y a surtout un lourd secret de famille qui pèse depuis sa naissance. Il ne connaît pas son père, dont sa

mère n'a jamais voulu lui dire quoique ce soit. Il a grandi avec ce questionnement jusqu'à quelques jours avant le carnage, moment qu'elle choisit pour lui dire que l'homme avec qui elle a conçu ce fils non désiré est un Algérien avec qui elle n'a apparemment jamais vécu, et qui l'a aidée à acheter le petit logement qu'elle occupe avec ses deux enfants.

Richard s'interroge dans une des nombreuses lettres qu'il a écrites : "Pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit plus tôt?"

Qu'est-ce que cela aurait bien pu changer ? Empêcher l'errance et la dérive ? Ou au contraire l'aider à en finir plus vite...

Des secrets de famille, il y en a dans toutes les familles. Et ils sont tous, le plus souvent, reliés à une perte irrémédiable, qu'il s'agit de dissimuler.

Le rapport à la perte est l'un de ces ciments qui nous lient tous ensemble dans ce que nous maintenons à flot dans l'idée de famille. En ce

qui nous concerne par exemple, ce rapport était noué autour d'un secret révélé par ma mère en larmes lorsque j'avais déjà une vingtaine d'années.

Un secret qui cachait la démence irréversible de son père à elle, mon grand-père biologique arménien, qui avait été, suite à une violente crise de folie, enfermé dans un asile avant même la Seconde Guerre Mondiale, alors qu'elle n'avait que quatre ans. Je n'avais connu depuis ma naissance que le second mari de ma grand-mère arménienne, qui a toujours été pour moi mon papi. Ce grand-père interné pendant cinquante ans pour une maladie mentale mystérieuse, que personne n'a été revoir durant tout ce temps (sauf une de mes tantes à qui les médecins ont dit que c'était inutile), c'est la sourde menace qui a pesé sur ma mère et ses soeurs, les filles du fou, et qui m'entraîne parfois vers des questionnements sur une possible "folie" génétique, ma psychose

cachée, paranoïa, schizophrénie, sociopathie et j'en passe...

Cette faille invisible me donne parfois des suées entre les omoplates dès que je la soupçonne de s'ouvrir sous mes pas... Une histoire de perte et de douleur. Une douleur tellement forte que s'en protéger, ce qu'a probablement tenté de faire ma mère lorsque enfant elle fit l'expérience de la disparition de son père, revient quasiment à annuler la perte elle-même par l'oubli, à la faire disparaître elle aussi – et ce qui est perdu est donc escamoté une seconde fois. Le secret imposé à un tiers est le seul vecteur possible de l'oubli, et celui à qui l'on cache ce qui doit être oublié agit dès lors un peu comme ces avatars de jeux vidéos. Son comportement est d'une certaine manière prédéterminé pour qu'il remplisse sa mission.

Est-ce ce mécanisme d'enfouissement du fait de perdre (et j'étais en quelque sorte le lieu de l'enfouissement) qui produit tous les effets qui

font ressembler certains êtres, certaines vies, à un trou noir vers lequel tout est attiré, les émotions, les chagrins, les envies, les aliments même, et dont rien ne ressort jamais?

J'ai certainement quelque chose en moi de ce mécanisme, que j'ai constaté aussi extrêmement performant chez ma mère, contre qui, à un âge déjà bien mûr, il m'arrivait encore de m'énerver quand je la surprénais en plein comportement compulsif, achetant à tour de bras sur internet, elle qui gardait autour d'elle tout ce qu'elle pouvait, les enveloppes de ses courriers, les factures des courses qu'elle commandait, les papiers de bonbons qu'elle dévorait devant la télé, les tonnes de médicaments qu'elle entassait dans tout le salon, et à l'avenant les objets, les moments vécus, les paroles prononcées, dans un fatras que je rejetais évidemment, mais dans lequel pourtant je suis même un moment revenu vivre, dans lequel j'étais alors chez moi, car je

suis aussi ça. Et c'est bien ce qui me terrifie parfois.

Ce mécanisme d'oubli, oubli de soi, des autres, de ses biens les plus chers, je sais indéniablement qu'il est inscrit au fond de moi. Je sais aussi qu'il me faut aller maintenant chercher dans cette direction-là, vers cette perte et cette douleur qui ne me concernent pas, mais qui m'ont construit comme celui qui devait les ignorer, comme le coffre de l'enfouissement. Cette démarche, Richard n'a pu même l'imaginer car il ne lui a pas été donné d'interroger cet oubli auquel il a été assigné.

Le 7 novembre 2016, dans une conférence au Théâtre de la Colline, la psychanalyste Julia Kristeva évoque un atelier qu'elle a initié, dans lequel on propose à de jeunes femmes radicalisées et très engagées dans le projet d'aller rejoindre un mari combattant en Syrie, de rentrer dans un travail sur le langage les amenant aussi à

découvrir la poésie. Elle raconte la transformation d'une jeune Souad qui trouve dans cette autre approche de la langue, de la littérature, de l'échange verbal, voire théâtral, une raison de sortir de son enfermement idéologique. Cette prise de parole se fait sous l'égide du poète allemand Hölderlin, et de sa parole célèbre, "...et pourquoi des poètes en un temps de détresse ?", qu'elle choisit pour titre de son intervention.

Hölderlin, c'est le poète de la Nuit. La Nuit qui s'est lentement posé sur l'humanité une fois la disparition du divin accomplie. L'oubli de la perte. Que la poésie rend d'un coup sensible. Dont elle rend lumineux le caractère sacré, et dont seuls les mots ont le pouvoir de tracer un contour fuyant.

Et la vraie Nuit, c'est alors quand il n'y a plus de mots. Quand l'oubli se referme entièrement sur lui même et que la perte est absolument inaccessible. Les poèmes sont alors nos veilleurs. Ils nous aident à tendre ce fil ténu nous reliant à

cela qui a été perdu, mais ne doit être complètement oublié. A nous donner la chance de le rendre présent, de nous ouvrir à cette présence.

*« Vienne la nuit, sonne l'heure,
Les jours s'en vont, je demeure... »*

La Nuit, elle se pose pour toujours sur nous à un moment de notre vie. Nous aurions pu fêter il y a peu le cinquantième anniversaire de mon autre frère Vincent, de deux ans mon cadet, abattu par un mélanome foudroyant il y aura bientôt quinze ans. Mon autre frère. Etre exceptionnel avec une face sombre, close sur elle-même, qu'il était parvenue à dépasser pour développer un humour, un art, des talents que j'admire encore. J'avais senti à de rares moments sa rage intérieure s'exprimer lorsque nous nous battions enfant (j'en avais un peu peur en fait, même si j'étais l'aîné), mais aussi dans un petit court-métrage où il avait joué ou encore sur un

terrain de rugby, où il m'arrivait de ne pas le reconnaître, tellement il se laissait déborder par ses émotions et sa hargne. Et cette face cachée, cette colère rentrée, François m'a avoué qu'elle lui avait fait parfois penser à Richard.

J'aurais pu avoir d'autres frères, ou des soeurs, ou même ne pas naître, puisque avant moi ma mère avait fait trois fausses couches, et encore une après. Mais surtout, elle m'a confié un jour qu'elle avait hésité avant ma naissance entre mon prénom et celui de "Richard". Simple coïncidence? Dans cet étrange jeu de reflets infidèles, où chacun est un peu l'autre de l'autre, la mort a tranché dans le vif. Le cancer a été notre Richard, qui, en dévorant finalement le cerveau et les entrailles de mon frère, a détruit la belle insouciance qui avait jusque là baigné les réunions familiales.

4

Légion pourpre

« Je veux me sentir une fois puissant et libre et je vais en trouver le moyen en donnant la mort et en détruisant psychologiquement ma mère, ma sœur... »

Richard avait été maîtrisé par de courageux élus, au risque de leur vie.

Suivant les versions données de la tuerie, parfois assez divergentes, un collègue professeur d'histoire-géo au collège où j'avais été moi-

même élève, le collègue André Doucet, y avait partiellement réussi dans un premier temps, avant d’être tué par le criminel, dont la force avait sans doute été décuplée par la sauvagerie qu’il avait libérée de son être torturé. Le président de notre club de rugby de Nanterre avait été l’un de ceux qui, armés d’un courage surhumain, l’avaient définitivement maîtrisé. Il fut ensuite avec d’autres décoré de la légion d’honneur, mais les quelques fois où je le vis encore, j’ai entraperçu à quel point il avait été meurtri par ce qu’il avait vécu. Il me paraissait impossible d’évoquer ce moment avec lui. Cet héroïsme-là avait tout du cauchemar.

Parmi les élus que Richard a tués, méthodiquement, froidement, passant d’un siège à l’autre, il y avait aussi un vieux camarade de primaire et même de maternelle, que j’avais entre-temps perdu de vue, comme tous mes copains de Nanterre. Je m’en souvenais très bien.

Je regarde encore une fois sa photo sur internet avec celles des autres victimes et les images reviennent toutes seules. La fois où il m'avait demandé de le pousser pour qu'il tombe au sol et puisse regarder sous les jupes des filles (les filles avaient encore des jupes). Nous étions au tout début de la mixité à l'école et cela provoquait dans nos jeunes esprits des émois assez violents.

J'essaie d'imaginer la douleur de sa famille à l'annonce du drame. C'est impossible.

Car Richard n'a pas détruit que des personnes, il a détruit des familles entières, démultipliant dans des proportions inimaginables l'effet mécanique initial de se lever de son siège l'arme au poing, geste lui-même provoqué par un obscur enchaînement mental, comme un complexe jeu de serrurerie.

Lui qui se rêvait en Staline ou Hitler (il le dit dans plusieurs de ses écrits), il avait compris qu'en actionnant un levier après l'autre, le mutuel entraînement des courroies et des ressorts

causerait au final des blessures terribles au corps social, bien au delà de la “petite élite locale” qu’il visait.

C’est d’ailleurs la maire qu’il a visée en premier, dit-il encore. Tuer la maire. Ce que des psychanalystes se sont empressés, certainement à juste titre, d’interpréter. Se sentir enfin exister en supprimant symboliquement ce qui l’enracinait encore dans la vie. Car c’est surtout sa famille incomplète qu’il cherchait à détruire en détruisant d’autres.

François me rappelle aussi une scène qui lui revient. C’était la soirée du jour de l’an 1986. Une soirée déguisée apparemment. Et Richard était venu dans le costume de travail de sa mère, une femme de ménage... Ils avaient bien ri. Car il riait volontiers. Ce n’était pas lui qui mettait l’ambiance mais leur petit groupe de copains de lycée un peu théâtraux aimait bien la franche rigolade. Evidemment avec le recul, cette anecdote prend du sens. Il faisait certainement

des efforts pour surmonter ce sentiment de honte qui l'oppressait, cette quasi-condamnation à l'échec social et affectif. A tel point qu'en Terminale il avait même brutalement arrêté les cours et ne voulait plus sortir de chez lui. Ses potes étaient allés le voir pour le convaincre de revenir, mais il avait tenu plusieurs mois. Pour finalement réussir sans problème son bac, cette année-là ou celle d'après, mon frère ne s'en souvient pas.

Ce dernier sait que j'ai commencé à écrire un texte autour de l'histoire de Richard (et de la nôtre) et il m'envoie des photos qu'il a retrouvées de l'époque où ils faisaient ensemble du théâtre au lycée. Richard est sur scène. Son visage taillé à la serpe est malgré tout souriant. Ces adolescents essaient de s'amuser, de se libérer, d'adopter des postures d'indépendance. Richard a essayé lui aussi. Apparemment en vain.

Un moment, bien plus tard, Richard a peut-être harcelé François au téléphone. Son fils, mon neveu, devait avoir quatre ou cinq ans, sa petite soeur n'était pas encore née.

Ils habitaient alors une cité HLM entre l'université et la préfecture de Nanterre. Richard devait être jaloux de celui qui était parvenu à construire quelque chose qui ressemblait à un bonheur, avec une famille et un métier.

Mon frère décrochait et, pressentant que ce coup de téléphone à une heure anormale était suspect, il ne disait rien. Il entendait alors juste un souffle au bout du fil.

- Richard, c'est toi?

Il savait que ça ne pouvait être que lui et que la jalousie devait le ronger, celle de voir son copain de lycée avoir une vie de couple, ce qui lui avait été formellement impossible pendant de longues années.

Richard était devenu une marionnette de toutes ces frustrations.

Il le dit d'ailleurs à plusieurs reprises, insistant sur l'absence totale de vie sexuelle (sinon par auto-érotisme, si l'on peut qualifier d'érotisme cette recherche d'une jouissance dans le manque absolu de tout) dans son existence, mais aussi qualifiant d'orgasme le moment où il vida son chargeur sur les élus nanterriens.

“Je suis onaniste depuis au moins vingt ans. Je ne sais plus ce qu'est le corps d'une femme et je n'ai jamais vécu de véritable histoire d'amour. Je me branle par solitude, par habitude du dégoût de moi-même, par volonté d'oublier le vide de ma vie et sans doute par plaisir.”

Il écrivait aussi...

“Je me suis trop branlé, au sens propre, comme au sens figuré. Je suis foutu. Je n'ai ni passé, ni avenir. Je ne sais pas vivre l'instant présent. (...) Mais, je dois crever au moins en me

sentant libre et en prenant mon pied. C'est pour cela que je dois tuer des gens. Une fois dans ma vie, j'éprouverai un orgasme. J'éprouverai le sentiment de puissance, d'être quelqu'un."

Je m'interroge sur ce lien entre la masturbation et l'envie de destruction... Ce que je peux percevoir chez quelqu'un comme Richard, dont les frustrations adolescentes ont dû être plus ou moins les mêmes que les miennes, c'est que la recherche de ce plaisir a été accompagné d'une honte véritable, car ne pouvant récompenser en quelque sorte un sentiment de réalisation de soi, chimère après laquelle Richard a couru toute sa vie. Une honte devenue progressivement insoutenable et oppressante, et dont la seule issue est cette mort accompagnée de celle d'autres humains, comme en sacrifice.

Il était tout à fait capable de travailler et de se construire une existence dite "normale", tant professionnellement qu'affectivement (car nul

doute qu'à un moment une femme, s'il était hétérosexuel, ce qu'au fond j'ignore, ait bien voulu de lui). Il a été plusieurs années surveillant dans un lycée professionnel de Nanterre. Un pion un peu particulier, que les élèves surnommaient « Robocop », du fait de sa posture raide et trop souvent sérieuse.

Même s'il s'est progressivement marginalisé socialement, il avait aussi à trente ans, après s'être essayé au théâtre et avoir passé des diplômes de sciences humaines, beaucoup plus participé à la vie collective que la grande majorité des jeunes de sa génération. Engagement dans des actions humanitaires à l'étranger, comme en Bosnie pendant la guerre en ex-Yougoslavie, militantisme politique, notamment chez les Verts, présence aux réunions publiques organisées par la ville, etc. Je n'ai pas fait le dixième de son parcours public et bénévole.

Mais tout cela ne pouvait suffire. Ce n'était pas assez bien. Le déficit narcissique était tel que l'impression de vide qu'il a soigneusement entretenue pour se décrire laissait en bordure toutes les expériences certainement riches qu'il aurait pu, qu'il aurait dû capitaliser et opposer à son manque.

C'est bien dans sa sexualité, aussi misérable a-t-elle été, et pas ailleurs, que s'est construit (pour lui comme pour les autres) son penchant pour la morbidité et la destruction. Une sexualité dès l'origine condamnée à l'inanité, à la petite satisfaction sur le mode pornographique, qu'on cherche maladroitement à retrouver avec les copines de passage, qui très vite prennent la tangente. C'est donc le règne sans partage de la masturbation. Et de la honte qui lui est attachée depuis l'ordre moral du XIXe s.

Richard se revendique "onaniste", comme on dirait "homosexuel" ou "sado-maso", et cette identité dont il s'affuble exceptionnellement, il la

retourne aussitôt contre lui-même, se stigmatise, peut-être d'abord pour mieux en explorer le mécanisme d'auto-destruction, et ensuite trouver le trou de serrure et la clé à introduire qui permettra d'ouvrir la porte vers autre chose, vers sa nuit à lui. Il explore son cachot.

De là à dire que les fanatisés de dernière minute, qui s'arment et détruisent, sont de misérables branleurs honteux, purs produits de la pornographie moderne, il n'y a qu'un petit pas facile à franchir. Manipulés par les fascistes religieux qui sont eux à l'étage au-dessus, celui du pouvoir et de la jouissance de la domination de l'autre, - et surtout de la femme, comme c'est le cas des surbranleurs de toutes les religions, ceux qui rêvent d'épouses à leur botte.

Au crédit de Richard (la seule ligne peut-être), il ne se donnait aucune bonne raison d'être un monstre.

“Maman, il y a longtemps que je devrais être mort...”, écrit-il à sa mère quelque temps avant de passer à l’acte, dans une lettre qu’elle ne trouvera qu’après son suicide dans les bureaux de la police judiciaire. Cette phrase mystérieuse résonne, lue sous un certain angle, comme une plainte envers celle qui donna la vie, lui reprochant de ne pas avoir agi suffisamment tôt pour que cette vie lui soit reprise avant. Toujours la femme, appelée, mise en cause, puis visée, abattue... Étrangement convoquée ici comme celle qui empêche de mourir, après avoir « donné » la vie, cette vie honnie.

Richard est un personnage de Kafka, une vermine, une pourriture (tel qu’il se qualifie lui-même très souvent), semblable au Grégoire de “la Métamorphose”, pour qui exister sous la forme de cette bête immonde est une torture. Mais malgré tout, au lieu de souhaiter la mort tout au fond de cette expérience horrible, il cherche à trouver des moments de réconfort, même envahi

par cette honte de soi, car il n'a pas encore abandonné tout espoir, même le plus infime.

Lequel d'entre eux Richard gardait-il reclus tout au fond de lui-même, qui le maintenait dans la souffrance de l'impossibilité de mourir? Car vraisemblablement, mourir était encore, à ce moment-là de l'errance, un but inaccessible.

Comme il l'a déclaré aux policiers, il a réussi enfin à aller vers son suicide alors qu'il était parvenu à lever ses inhibitions, à la dernière minute du conseil municipal fatal, vers une heure du matin, au moment où il était au bord de l'abîme.

Il a réussi à soulever la honte d'être lui et s'en extraire par ce geste dément et criminel. Seulement peut-être afin de s'autoriser à disparaître.

“Tuez-moi! Tuez-moi!” hurlait-il à ceux qui tentait courageusement de le désarmer.

L'homme qui marche est déjà mort. “Dead man walking” comme disent les Américains de leurs

condamnés à la peine capitale, dans l'ultime couloir qui les mènent au lieu d'exécution.

Le kamikaze fanatisé par une idée de dieu purulente, avide de destructions et de terreur, est le messenger d'un ordre nouveau qui veut exister par l'érection de la mort comme figure de proue, au-delà de toute honte de soi.

Richard a été sans le savoir le premier d'entre eux, en s'arrogeant la toute-puissance d'un dieu.

Car quelques années après le geste qu'il déclencha de se lever et de sortir son pistolet, l'homme qui marche a fait beaucoup d'émules. Les projets trouvés à la sortie de leur tunnel par ceux que l'on pourrait appeler dans le langage criminel des copycats, sont pourtant de nature différente.

La plupart ont creusé avec une vague idée de dieu, qui les a rattrapés, devancés, happés, manipulés. Ils ont voulu un peu faire les anges. Et qui fait l'ange...

Faire la bête. Devenir des bêtes. Mues pas le seul désir de destruction dans le sacrifice. Ce qui ne pourrait arriver à aucun animal.

La bête se construit même en dehors de l'animalité. Ni humaine ni animale, elle n'est plus rien de ce qui existe. Veut le néant pour elle et ses cibles. Car la particularité de son projet, c'est qu'il n'est pas question pour elle d'aller trouver le néant seule. Ces êtres ne peuvent pas envisager le suicide. C'est là peut-être leur souffrance sourde.

Pour se supprimer, il faut se sentir exister, être capable de vouloir s'éliminer de ce champ de l'existence. Quand on ne se sent pas exister, à ce point on ne se suicide pas, on essaie d'entraîner l'humanité dans le néant. Le Néant. Vers où le pousse sa souffrance, sa mort impossible, sa mort qui ne vient pas.

Alors ce soir-là, un spectre s'est levé.

Il est allé au conseil municipal avec l'idée d'en finir. Avec toute cette souffrance, avec tout ce

poids qu'il traînait derrière lui. Il a écrit des mots. Comme des lettres d'adieu (sans peut-être croire un instant que ça intéresserait réellement les destinataires). A chargé ses armes qu'il a glissées sous ses vêtements et dans son sac avant de traverser la ville jusqu'à la mairie.

Boulevard du Couchant, avenue Maurice Thorez, rue Sadi-Carnot, rue des Amandiers. Montée par le petit passage longeant l'entrée du parking. Réminiscence de ces odeurs d'essence qu'il aimait respirer lycéen, lorsqu'il empruntait la même rampe pour monter ensuite sur le parvis entre la mairie et ce qui était alors un supermarché Casino, et rejoindre son établissement de l'autre côté de l'avenue Joliot-Curie.

Il est entré dans la mairie au niveau -1, a rejoint la salle du conseil. S'est assis un peu en hauteur. Et il a attendu.

Ouvrir le feu.

Il a cherché cette clé incandescente pendant des années. L'a sentie soudain s'animer et battre sous sa veste durant les interminables heures de ce conseil municipal, le long de l'objet métallique qu'il avait dissimulé. Était-ce la première fois qu'il venait au conseil avec ses armes ? Il semblerait que oui.

Se mécaniser. Se lever et saisir ses armes. Ne plus penser. Mais combattre. Ne plus vivre qu'au travers de son corps. En action. Enfin. De son corps destructeur, et voué à la destruction. Sexualité à l'envers.

Le corps de l'autre y est démultiplié. Chaque baiser, chaque caresse est une balle envoyée par un pénis métallique, bien tenu dans la main. Le sang qui gicle, les cris et les râles, l'ivresse pourpre qui s'empare de lui quelques secondes dans un obscène ultime élan de vie.

Jouissance par le feu.

Il avait trouvé la clé.

Il savait alors qu'il ne lui restait plus qu'à la glisser dans la serrure pour que s'ouvre la porte. Le feu. La nuit.

Requiem.

Richard D. a ouvert la nuit. Cette nuit qui continue chaque jour à nous recouvrir de son voile étouffant, alors que tous nous nous débattons avec l'idée d'un nouveau bonheur peut-être à construire, d'un nouvel amour peut-être à vivre, tandis que certains, happés par elle, écrasés définitivement par cette honte d'être eux-mêmes, abrutis par des discours ou s'agite parfois une vague idée de rédemption, ne sont plus que dans la haine de l'autre et parfois même la destruction. Certainement, si ça n'avait été lui, un autre se serait levé.

La Nuit était là et attendait.

5

Un transfuge de classe par la fenêtre

Bureau 414. Quai des Orfèvres. Ses dernières minutes. Il a tout de suite, dès son arrivée la veille au petit matin, repéré le velux comme une de ses seules chances d'en finir enfin. Maintenant il sait qu'il n'aura pas d'autre occasion.

Agir. Encore. Il est fier de son acte, fier d'avoir enfin réussi à sortir les armes qu'il avait tant de fois renoncé à utiliser, comme le dimanche

précédent, au marché de Nanterre, d'après ce qu'il a raconté aux enquêteurs.

Sur le mur au dessus du petit meuble qui doit lui fournir un appui suffisant, dans un sous-verre bon marché, la une du journal "l'Equipe" célébrant la victoire en coupe du monde de football quatre ans plus tôt. La fameuse France black-blanc-beur. Tous ces moments de liesse populaire qu'il haïssait. Comme il se haïssait de la suivre, cette coupe du monde, depuis son canapé, sans rien faire de sa vie, alors que celle-ci passait devant lui en le narguant d'être aussi vide à ses yeux. Deux jours avant la finale, il avait brandi son pistolet dans le bureau de la psy qui le suivait en centre spécialisé pour étudiants en souffrance. Un signalement avait été fait alors. Une brève enquête. Personne ne lui avait enlevé ses armes. Ou fait en sorte que l'on surveille sa dangerosité.

Peut-être pense-t-il à ça. Sûrement pas aux huit personnes qu'il a tuées et à toutes celles qui

souffrent sur leur lit d'hôpital. Il n'en est pas capable. Valérie, Michel, Christian, Jacotte, Olivier, Louiza, Pascal, Monique, il en connaissait pourtant certaines et certains par leurs prénoms. Ces vies qu'il a supprimées sont déjà avalées par le néant qui le dévore, contre lequel il n'a jamais su construire sa petite cabane humaine, qui le plus souvent nous tient à distance du gouffre, nous empêche de devenir des monstres une vie entière.

Il regarde fixement l'image au mur. Djorkaeff à genou les bras en croix qui attend le numéro 10 de Zizou se projetant vers lui pour une étreinte de triomphe, tandis que la chevelure angélique de Petit survole la scène. Béatitude de tout un peuple. Il la leur a mise bien au fond du cul, leur béatitude. Peut-être se délecte-t-il aussi de ça... Le titre du journal du 13 juillet 1998 était "Pour l'éternité"... Il pense certainement plutôt à l'image qu'il va laisser dans l'histoire. Un fou. Un détraqué. Un psychopathe... pour l'éternité...

Et puis certainement il pense à ses parents. Ce père qu'il n'a pas connu. Qu'il paie aussi celui-là, en apprenant qu'il a enfanté un monstre! S'il vit encore... Mais surtout à sa mère. Qu'il n'arrive pas à ne pas aimer. La seule à l'avoir aimé, lui. Mal. Trop. A l'avoir gardé en elle, oui.

Retour à l'origine. Là d'où la lumière rentre dans la pièce. Il va falloir sortir et affronter le vide. Encore. On lui demande de signer ses aveux. Il se lève. Sent qu'il faut profiter de cet infime moment d'inattention chez les policiers qui se disent qu'une partie du boulot est terminée.

En une nanoseconde, sa part animale a pris le dessus. Pas pour s'enfuir, non. Pour en finir. Il bondit sur le petit meuble pour y prendre appui et se jeter sur le velux entrouvert, qui explose sous le choc. Il est passé. Toute son énergie est tendue dans ce seul but. Une force décuplée. Le policier qui s'accroche à sa jambe est entraîné par son élan dans le vide. Sa tête au niveau maintenant de la gouttière. Richard se débat. La pesanteur

l'alourdit et l'aide à se libérer de cette emprise. Très vite ça cède. Il laisse dans les mains de l'inspecteur une chaussette et une chaussure sans lacet, pendant que son corps chute lourdement vingt mètres plus bas, pour s'écraser tout près d'une avocate qui passait là. Fin de l'errance pour lui.

Mais aussi début des interrogations, dont beaucoup resteront sans réponse. Au-delà de toutes les considérations psychiques, si l'on veut remonter à une autre source de la haine qui a ravagé le cerveau de Richard, il faut se poser la question de ce qui lui a permis d'espérer une vie qu'il n'a jamais eue. C'est aussi le sujet (comme on dit aujourd'hui lorsque l'on veut montrer que l'on maîtrise une problématique complexe) de la promotion sociale soudain possible, qu'a laissée entrevoir l'accession aux études supérieures pour une génération de lycéens issus des quartiers populaires. Ceux-ci n'y auraient pas eu droit

quelques années auparavant. Avoir son bac et aller à l'université des années 50 au début des années 70, c'est juste hors d'atteinte pour les enfants des cités ouvrières ou des familles vivants dans la précarité. Il y a évidemment des exceptions, qu'on a faussement assimilés à ce concept de “transfuge de classe”, et qui ont figé dans certaines figures emblématiques, celles par exemple d'Annie Ernaux ou de Jean-Claude Carrière, ou plus récemment celles d'Aurélie Filipetti ou d'Edouard Louis, l'image du boursier surdoué, mais aussi de la personne de talent qui, grâce à son mérite, voire à son génie, parvient à sortir de l'hyper-détermination sociale qui la destinait à une évolution sociale bien moins prestigieuse.

Pour Richard, comme pour tant d'autres, moi y compris, le tableau est différent. Il est coincé entre le destin prolétaire d'un travail manuel auquel sont destinés la plupart de ses copains de collège, et une réalisation intellectuelle,

financière et humaine, auquel il n'aura jamais vraiment accès. C'est un no man's land social, sans code, sans repères, sans reconnaissance de quiconque. Aspirer à quelque chose dans ces conditions comporte de nombreux dangers, dont surtout celui de l'auto-dépréciation permanente. Jamais assez bien, jamais assez beau, jamais assez d'aisance. Je parierais que cette génération en partie perdue se reconnaît parfois dans le personnage d'écrivain raté incarné par Belmondo dans "Le Magnifique". Vivre avec un double de substitution à qui tout réussit – mais que l'on finit par pousser à l'autodestruction...

Car nos routes se croisent là aussi avec Richard. Pendant longtemps, j'ai eu l'impression d'habiter quelque chose de construit à la va-vite, sorte de bidonville intérieur, bâti afin de se donner un minimum de dignité, d'échapper à ce malaise, cette gêne profonde, ce manque de confiance taraudant toute entreprise socialement

exposée. Le récit de ma vie engluée dans les innombrables moments de honte de soi qui semblent en constituer parfois la structure, je me le refais encore parfois, mais de moins en moins souvent. Et la prise de conscience de cette absence de fondations réelles dans la construction de mon existence n'a eu lieu que très tardivement, un peu après le décès de Vincent.

Nous en parlons souvent avec François, qui lui aussi a vécu un tournant majeur dans son existence au moment de cette perte. C'était comme si ce bloc de trois frères ayant en gros la même histoire familiale, jouant ensemble au rugby, se retrouvant avec chacun leurs deux enfants dans les mêmes repas de famille, permettait de tenir à bout de bras, pour chacun des trois, une identité imparfaite de garçon, puis d'homme adulte. Or, il est apparu clairement à ce moment précis où ce bloc se brisait, qu'il y avait une part non-négligeable de fiction dans cette identité. Nous savons maintenant tous les deux

que notre place d'hommes, dans la vie que nous avons tenté de construire l'un et l'autre, est déjà en fait dessinée dans le paradigme de cette histoire familiale marquée par l'immigration, la précarité, les sacrifices, la folie, une forme de violence sociale et familiale. Et c'est une place manquante. Idéalisée peut-être, mais manquante.

C'est dans ce Nanterre de la fin des années 70 et au début des années 80, disons pour moi le lycée, que je suis sorti brutalement de l'enfance... D'abord par un sentiment de grande solitude qui m'avait envahi et transformé de l'intérieur. Car je m'étais élancé dans la vie au moment de l'adolescence en ayant traversé dans une sorte de déni et d'inconscience (c'est peut-être ce qui m'a alors sauvé d'un parcours à la Richard) une phase dépressive assez aiguë.

Très vite, les chemins avec les copains d'enfance s'étaient séparés. Influencé par un professeur de philo heideggerien, alors que j'avais été accepté en prépa littéraire au lycée de Neuilly,

je lisais du René Char et du Hölderlin, mais aussi Baudelaire, Rimbaud et Michaux, je voyageais avec mes nouveaux amis, je visitais les musées, je pleurais même un jour devant la crucifixion du Tintoret à Venise, alors que mes potes continuaient à passer leurs samedis après-midi à voler des disques par dizaines à la FNAC... Avant que je ne parte habiter en résidence universitaire, je les voyais rentrer, chargés de sacs, de la fenêtre de notre appartement.

De son côté, Richard commençait doucement à dériver, à ruminer son sentiment d'échec généralisé, tandis que je confiais à la poésie ce malaise devant la vie qui était certainement assez proche du sien sur quelques points. Que je ne trouve aucune réponse à mes interrogations ne m'inquiétait pas outre mesure. Quelques émotions fugaces, quelques fulgurances verbales parvenaient à me maintenir du bon côté de l'humanité, contrairement à lui.

A l'inverse de Richard aussi, les événements s'étaient pour moi vite emballés et je m'étais assez rapidement éloigné de Nanterre, sans pour autant négliger toutes les potentialités qui s'y ouvraient à moi à ce moment-là. J'avais commencé à construire de façon assez anarchique une vie de couple, puis de famille, une carrière estudiantine puis professorale, A Nanterre, j'avais participé à la création du club de rugby de la ville, où je jouais avec mes frères, et je montais aussi une association d'échanges culturelles, aidé en cela par la municipalité dont les élus subventionnaient les tournées d'artistes ou les expositions que j'organisais... Une forme d'ascension banlieusarde, mais que je ne vivais qu'à moitié, de loin, car je m'étais installé à Paris et faisais de simples aller-retours dans le 9-2, comme on disait, que ce soit en RER ou par un coup de périphérique en voiture. Mais pour moi aussi, même dans des proportions moindres, ça n'allait pas tarder à tourner vinaigre...

Sans rentrer dans le détail, je suis resté bien seul avec mes pulsions artistiques, cherchant maladroitement à percer dans le champ social, sans me contenter de ce travail d'enseignant qui ne pouvait être qu'un pis-aller. Je me suis débattu des années entre cette association culturelle et une entreprise de production audiovisuelle créée dans la foulée, montant projet sur projet, en en menant à terme quelques uns, mais en en abandonnant beaucoup d'autres, et en y laissant énormément d'énergie et surtout de dettes. Au point de briser après quinze années de ce régime la petite cellule familiale que j'avais réussi à constituer avec une compagne qui a eu beaucoup de patience, le temps que toute cette tempête de la vaine réalisation de soi passe sur nos vies.

Ce n'est qu'une fois bien isolé, remboursant tous les mois la moitié de mon salaire à mes divers créanciers, et de surcroît de retour chez mes parents à un âge avancé, bien calé au fond de ce quatre pièces de la cité Komarov, que j'eus

tout le loisir de méditer à la difficile condition du transfuge de classe qui a échoué. Réalisant à quel point d'emblée, j'étais condamné au plantage, par le manque de confiance en moi, l'ignorance des perspectives que je pouvais déployer, ou l'absence de codes et de réseaux pour mener à bien mes entreprises. J'eus alors à apprendre à ravalier ma honte, à me familiariser avec, à en faire mon alliée. Pour aller où ? Pour en faire quoi ? Je ne répondais pas à cette question, dans l'attente d'une décision qui viendrait s'imposer à moi. C'est aussi à ce moment que les circonstances de la vie m'amènèrent à déménager dans le sud de la France et à m'y ré-enraciner.

C'est là aussi que l'histoire de Richard me revint en mémoire... Peut-être est-ce cette même honte qui dévorait ses entrailles, depuis toujours, née comme pour moi et tant d'autres dans les rues de Nanterre, ou d'ailleurs, parcourues en vain à la recherche d'une réalisation de soi qui

n'était qu'un leurre, car d'emblée condamnée par un verrou tant familial que social, et dans laquelle il s'est tellement enlisé qu'elle en a dévoré sa vie.

Ce qui se passe après, la déviance psychiatrique, l'envie de violence, l'enfoncement solitaire, ce qui marque le parcours de tous les criminels, n'est certainement qu'un recours de plus pour lui échapper définitivement, ou peut-être aussi pour s'en venger.

Epilogue

Avis de tempête sur la route de Sauve

J'ai commencé ce texte il y a longtemps maintenant, sans savoir trop où il me mènerait. Plus je trace ce sillon, plus la terre qu'il retourne me paraît sèche et sans vie. Il est peut-être temps de poser la question de cette forme de haine qui parcourt le champ social, y allume des feux, y fait germer des pulsions mortifères, et dessine une ligne qui peut / qui doit nous servir à nous

positionner en-deça d'elle, afin de ne pas succomber à cet « Amok » moderne.

La haine semble suinter de partout, de postures politiques et idéologiques intransigeantes, égoïstes, dépassées, de relations internationales violentes, voire guerrières, de liens humains sombrant dans la virtualité du « Next » ou du « Ghost », de processus marchands et technologiques asservissant les populations à des mécanismes mercantiles inégalitaires, chacun étant renvoyé à lui-même et à sa propre responsabilité d'être ou non inclus à ce monde qui, au fond, le méprise.

Se laisser gagner par la haine est une tentation majeure...

Il n'y aura pas de procès pour Richard. Pas de réparation pour les familles des victimes et les dizaines de personnes traumatisées qui ont vécu ces terribles secondes. Sa vie sera retracée par quelques chroniqueurs dans les médias, son acte

expliqué par quelques chercheurs en psychiatrie, la tragédie de son errance et de son passage à l'acte mise en scène par quelques dramaturges.

Cette tragédie aura bientôt vingt ans. Que nous reste-t-il de cet événement? Qu'en avons nous fait dans notre mémoire collective, dans notre “récit national” si généreux pour faire de la place aux “sacrifices”, aux “drames” et aux “héros”? A vrai dire pas grand chose. Pourtant la cérémonie d'hommages organisée quelques jours plus tard au stade Gabriel Péri, grand moment d'émotion et de recueillement collectifs, auquel participent le Président de la République et le Premier Ministre, adversaires électoraux ayant mis en silence leurs campagnes respectives pendant un temps, fut à la hauteur du choc provoqué par cette tuerie.

Mais quelques jours plus tard, le 21 avril, un autre séisme ébranlait le pays. Le parti d'extrême-droite arrivait pour la première fois au second tour de l'élection présidentielle. Ce fut décisif à mon sens dans le processus de gommage de

l'attentat de Nanterre, relégué au rang quasiment de fait divers, d'acte relevant de l'absurde mêlé à la folie d'un homme.

Or, une intuition me porte à croire que ces deux moments si proche chronologiquement sont intimement liés, qu'ils portent en eux une grande part de la poigne qui encore aujourd'hui enserre notre gorge et nous étouffe petit à petit. L'avènement, hors de la marge où un jeu politique pervers la maintenait, de cette force politique d'un autre âge, résurgence des mouvements fascistes qui prirent le pouvoir en France au début des années quarante, gonflés de l'idéologie antisémite et xénophobe des décennies précédentes, peut être lue comme l'autre face de l'obsession haineuse qui agitait Richard et le mena au crime qu'il commit. Avant tout car la haine est un facteur commun à ces monstruosité.

La haine. Haine sociale. Dont le corollaire est de laisser émerger l'idée de destruction. Détruire

l'ordre. Détruire l'autre aussi... Quand on laisse faire son chemin à la haine, même sans la nommer, voire en la niant – tout en mettant de telles conditions à une société paisible que la haine ne peut que surgir à la moindre entorse à ces injonctions – on a déjà la main serrée autour de la matraque, du pistolet, ou du stylo qui signe une décision politique criminelle.

Alors pourquoi choisir le chemin inverse me paraît-il si évident ? Faire face au monde dans l'amitié, la solidarité, la fraternité, relève-t-il d'une utopie douceuse ? Je me suis convaincu du contraire.

C'était au moment où ma mère a commencé à décliner très rapidement. Déjà installé dans le Midi, je fais alors quelques allers-retours sur Paris avant de réaliser que son affaiblissement est devenue aussi une forme d'agonie. A tout petit feu... Nos discussions avec François sont plus tendues car c'est sur lui que repose l'essentiel du

poids de son suivi. Je me contente alors de la partie administrative que je peux faire à distance.

Lors de mon dernier séjour, alors qu'elle ne peut plus ni se lever, ni même esquisser des mouvements nets avec ses bras et ses jambes, je la retrouve à la clinique et j'essaie de lui faire manger quelques bouchées de poisson-purée alors qu'elle ne s'alimente quasiment plus. Elle me glisse à l'oreille, alors que je lui caresse les cheveux et qu'elle me prend la main en levant son bras maintenant décharné, qu'elle en a marre, qu'elle veut que ça s'arrête. C'est là que je me laisse submerger par le chagrin et que l'idée de sa perte s'empare enfin de moi. Cette idée à laquelle je résiste depuis si longtemps. Mes larmes s'écourent sur ses joues à elle en contrebas. Elle se frotte les yeux mais j'ai l'impression qu'elle ne parvient même pas à pleurer. Après de longues minutes silencieuses, une sorte d'apaisement s'est installé et je parviens à lui faire avaler à la paille une petite bouteille de boisson protéinée. Une

goutte de plaisir gustatif dans une mer de douleurs et de plaintes. Elle est centrée sur son corps qui dépérit, sur ce qui reste de ses muscles qui ne répondent plus, sur ses tissus et ses articulations qui lui font mal, elle se gratte, elle gémit. Je ne veux pas garder d'elle cette image terrible. Je trouve avant de reprendre le train une photo d'identité dans un tiroir que je glisse dans mon étui à lunettes, espérant effacer de temps en temps la trace mortifère de ces moments.

Dans la foulée, mon retour vers le sud est compliqué. De grandes grèves perturbent le trafic. J'ai du mal à rejoindre la gare TGV de Roissy d'où je dois prendre mon Ouigo. Après plusieurs péripéties et un retard de quarante-cinq minutes, le RER arrive à l'heure exacte du départ du train. Nous le voyons s'éloigner sous nos yeux. Et là j'explose de colère. Je hurle. J'envoie balader d'un violent coup de pied des rambardes posées pour filtrer les voyageurs. On appelle la sécurité pendant que je continue de vociférer

dans la gare. Pourquoi vous l'avez pas retenu? On est cinquante dans le RER à devoir monter dans ce train, il fallait nous attendre! Putain! Bordel! C'est n'importe quoi!...

Comprenant que je risque quand même de finir la journée en garde à vue, je m'éclipse dans le grand hall et vais me calmer en achetant le journal, tout en réfléchissant à une solution viable de retour. Au bout d'un quart d'heure, je retourne me mêler à la foule en colère qui discute avec les quelques agents de la SNCF envoyés pour gérer la crise. On me dit que j'ai cristallisé un mouvement de protestation ferme. Quelques personnes ont pris le relais et je les soutiens aussitôt. Décision collective de monter tous ensemble sans billet dans le prochain train vers le sud. Dépôt de mails pour une action collective en justice. Ambassade envoyée aux bureaux administratifs pour négocier une solution, etc. Les gens commencent à s'asseoir au milieu de la gare et à montrer qu'on sera tous déterminés.

Après quelques protestations de pure forme, les agents font remonter l'état de crise qu'ils essaient de gérer et une heure plus tard, il est décidé au bout d'un talkie-walkie que la compagnie nous édite gratuitement une cinquantaine de billets pour que nous puissions rentrer par le train suivant. Victoire collective. Satisfaction sur les visages. Regards complices. Et tous montent apaisés dans les wagons, sans forcément se parler plus longtemps, conscients d'avoir vécu quelque chose qui finalement, malgré le stress, l'inconfort et la fatigue, valait le coup...

Quelque temps après cet épisode et le décès de ma mère survenu un mois plus tard, je pris la route un matin vers les Cévennes et un stage de cinéma organisé par l'Education Nationale. Je me consolais de ce long trajet en voiture en envisageant en route un arrêt touristique et culinaire dans un petit village médiéval appelé Sauve, et dont j'avais juste entendu parler comme

un repère d'artistes et de babacools. J'étais parti un peu en avance et j'avais bien fait.

Un autre mouvement social venait de commencer et certaines routes de ces territoires éloignés des métropoles étaient parsemées de barrages le plus souvent amicaux, où les véhicules étaient filtrés, tandis que de grands feux de palettes et de pneus mélangés laissaient s'échapper vers le ciel grisâtre de noires volutes de fumée. Je mettais beaucoup de temps à franchir les deux premiers ronds-points occupés que je rencontrais. Au troisième, à l'entrée de Sauve, notre colonne de voitures fut carrément bloquée, à cause d'un automobiliste perdant ses nerfs et faisant monter le ton des échanges. Je regardais sans sortir du véhicule le ballet de ces personnes mobilisées et affairées à donner vie à un mouvement collectif, en lui prêtant leur entière implication. J'y retrouvais les mêmes attitudes que celles de la gare RER de Roissy, chez tous ces gens qui voulaient juste rentrer chez

eux ou partir en voyage. Une volonté partagée. Ici, leur organisation, leurs slogans, leurs objectifs me semblaient un peu flous, et de mon point de vue ne ciblaient pas forcément les bons leviers. Mais je sentais au fond de moi que je me trompais, que mon histoire faisait que j'étais, quoique j'en dise, un des leurs. Que je devais trouver ce qui était au coeur de mon combat à moi. Celui pour lequel je me levais tous les matins de la semaine à 6h45. Chacun de ces gens nous renvoyaient violemment à nous-mêmes, à la sincérité de notre rapport aux autres et à la société. Les masques tombaient. Au pouvoir et ailleurs. Une ligne jaune dessinait lentement les contours d'un nouveau pays. Le roman national se balafrait violemment.

Enfin je passais le rond-point pour pénétrer dans Sauve. Une fois garé, je m'éloigne de la route et plonge vers l'intérieur du village qui semblait un peu plus loin monter de façon assez abrupte sur les hauteurs d'une colline. Là je

découvre un pont sur une ouverture qui se révèle être la petite vallée un peu cachée d'une rivière dont la couleur m'a tout de suite surpris. Un vert émeraude féérique, relayé dans de nombreuses nuances tout le long de ses rives, peuplées d'une multitude d'arbres dont le feuillage ondulait sous le vent grandissant d'un orage qui couvait. Le ciel s'était assombri. Assez vite, après quelques pas vers le pont, il m'a semblé que cette ambiance, cette scène même, m'étaient comme familières.

Le ciel d'un gris profond, le vent dans les arbres, la verticalité du village de pierre au bord du cours d'eau, le pont, la couleur verte et toutes ses modulations dans l'espace, je suis soudain frappé en pleine poitrine par une sensation violente. Je suis non plus spectateur, mais au coeur d'une oeuvre que je connais bien, le tableau de Giorgione appelé "La Tempête", que j'avais découvert à Venise lors d'un voyage de jeunesse, et dont j'avais gardé une représentation

dans tous mes déménagements. J'en ai même sur mon bureau une esquisse maladroite au pastel que j'avais faite il y a très longtemps.

Ne manquait dans mon brutal éveil sensoriel que l'éclair pigmenté qui fend le ciel au dessus des maisons, ainsi que, au premier plan, cet homme, cette femme, et l'enfant sur son sein, tous trois comme étrangers à la menace qui agite l'autre partie du tableau. Cette famille inconnue, matricielle, elle complétait en moi l'harmonie qui s'était d'un coup organisée symphoniquement tout autour. Je pouvais y projeter évidemment la mienne, mes parents autour de leur enfant, moi, qui immobilisais fugacement la trace de son origine, avant de croître et de devenir l'un deux, sous le ciel menaçant... J'avais l'impression confuse que tous les êtres que j'avais jusque-là rencontrés sur mon parcours avaient trouvé au travers de ce trio imaginaire la place qui leur revenait. Le mot qui résonnait en moi cette fois était "dignité". Dignité retrouvée. Dignité

conquête de haute lutte. Je pensais encore une fois à tous ces gens croisés à l'entrée de Sauve et les incluais dans mon tableau. Et si je décidais, là, maintenant, de bâtir, à partir de ce lieu symbolique, comme un sanctuaire personnel, qui marquerait la fin de mon errance (que je m'étais enfin appropriée car j'en devinais maintenant la trajectoire complexe), et qui sertirait cette sensation physique et psychique de plénitude, d'aboutissement d'un parcours intime?

Ce serait en quelque sorte mon rond-point personnel, d'où je tenterais d'arrêter quelques instants le flot continue de consciences pour y glisser un germe de ma révolte à moi, du témoignage de mon infini dégoût face aux très injustes et cruels rapports sociaux qui se sont construits depuis des siècles. Mon premier public était tout désigné. Ces centaines d'enfants qui passaient dans mes classes pourraient à leur tour construire leur propre rejet des évidences libérales et dominantes (et dans le quartier où

était installé mon collègue il y avait de quoi faire...), tout en restant dignes et fiers d'eux-mêmes, de leurs parents, de leur trajet, quel qu'il soit.

Et surtout, il fallait accepter d'exposer son travail, de renoncer à une posture d'ambition vaine pour établir un lien avec autrui. Et donc m'adresser aux lecteurs d'un texte, de textes, que j'arrêterai d'écrire maintenant pour moi seul. Ecrire pour partager un témoignage, une émotion, une pensée, toute imparfaite soit-elle. Partager. Et peupler ce rond-point...